



OLIVIERO TOSCANI

“Nelken”, c’est vingt-deux danseurs, des œillets de tissu et un propos sur l’amour.

Il n’y a plus un seul danseur de la création dans “Nelken” ?

Dominique Mercy était pris par la reprise d’*Iphigénie en Tauride* à l’Opéra de Dresde et moi-même j’étais pris par le coaching de cette reprise de *Nelken* que j’ai réalisé avec Daphnis Kokinos. J’avais déjà donné mon rôle dans *Nelken* il y a quelques années quand j’avais dû m’interrompre pour un problème à la hanche.

Comment transmettre des rôles alors que Pina Bausch les avait construits autour de la personnalité de chaque danseur ?

Vous avez raison. Elle nous disait tout le temps : “*Nous sommes nous-mêmes la pièce.*” Il faut donc apporter à chacun les sentiments qui avaient présidé à la création. C’est très personnel et, si la pièce reste identique, elle évolue avec ses interprètes. En 1982, c’était Anne Martin qui apparaissait sur scène, torse nu avec l’accordéon sur elle, au milieu des œillets. Sa maigreur créait un inconfort voulu. Aujourd’hui, le rôle repris par Julie Anne Stanzak a un effet différent. Pour le célèbre solo de Lutz Förster interprétant au milieu des fleurs “*The Man I Love*”, Pina Bausch lui avait demandé, comme aux autres danseurs, de montrer quelque chose dont ils étaient fiers. Et Lutz Förster, qui rentrait juste des États-Unis où son ami venait de mourir, raconta comment sur une plage californienne quelqu’un lui avait appris le lan-

gage des sourds et montré comment chanter avec des signes “*The Man I Love*”. Cette danse des mains, d’abord silencieuse puis avec la musique, d’une beauté pure et émouvante, est reprise par Julian Stierle.

À côté de la transmission du répertoire, la compagnie crée à nouveau depuis 2018, et en juin elle créera avec Larbi Cherkaoui.

La compagnie doit faire vivre le répertoire, c’est la priorité. Il faut mêler aussi les nouveaux et les anciens danseurs pour assurer cette transmission, mais il ne faut pas faire du Tanztheater un musée. On a créé l’an dernier de nouvelles pièces avec les chorégraphes Dimitris Papaioannou et Alan Lucien Oyen. En juin, on créera *Encounters* avec cinq chorégraphes, dont Sidi Larbi Cherkaoui.

Quelles traces laissent en vous une vie tout entière aux côtés de Pina Bausch dont vous avez même repris, après sa mort, le rôle iconique dans Café Müller ?

J’ai passé 36 ans de ma vie, huit heures par jour, à côté d’elle, plus qu’avec mes parents. Mais c’est comme quand on est amoureux, on ne se rend compte du temps passé ensemble que quand on se retrouve seul. Et je suis tellement remplie de ce qu’elle m’a apporté que pour moi, elle est encore là et que je n’ai en tout cas pas de douleur liée à sa perte.

“La compagnie doit faire vivre le répertoire, c’est la priorité. Il faut mêler aussi les nouveaux et les anciens danseurs pour assurer cette transmission, mais il ne faut pas faire du Tanztheater un musée.”

La révolution des œillets

Dans l’histoire de la danse du XX^e siècle, il y a peu de réussite aussi éclatante que *Nelken*. Près de 40 ans après sa création, le spectacle continue à enchanter les spectateurs du monde entier.

On découvre d’abord la beauté de la scène couverte de 8000 œillets roses en tissu, venus de Bangkok. Et puis entrent les danseurs, d’abord un peu guindés en costumes et robes longues, qui se fraient un passage à travers les fleurs et descendent dans la salle. Sur scène, un danseur traduit en langue des sourds la chanson de Gershwin “*The Man I Love*”.

L’amour, le couple, le bonheur sont le fil de cette expédition au cœur du désir. Mais il n’y a pas de félicité béate. C’est la fragile condition des hommes (parfois habillés en robes dégrafées dans le dos) et des femmes qui est exposée. Avec rage, cruauté et un cri omniprésent : “*On a tous besoin d’amour.*”

Les 22 danseurs courent, jouent, on épluche une montagne d’oignons, des policiers avec des chiens contrôlent les identités, une femme énigmatique, les seins nus, traverse la scène un accordéon en bandoulière. Les scènes burlesques ou violentes, les jeux enfantins (1,2,3 soleil) ou tendres s’enchaînent.

Pina Bausch cherche la raison pour laquelle il est si difficile d’être heureux, résume Norbert Servos, spécialiste de Pina Bausch.

Avec des musiques variées et magnifiques, de Schubert aux chansons populaires, on est pris par la pièce qui indique que, malgré tout, l’amour peut triompher des contrariétés. “*La gifle et le baiser*” titrait *Le Monde* en 1983, parlant de *Nelken*.

Dix ans après la mort de Pina, sa danse reste au plus près de l’humanité vibrante, au plus juste de la vie et de l’humain, si fragile, si mortel, si beau.

G.Dt